

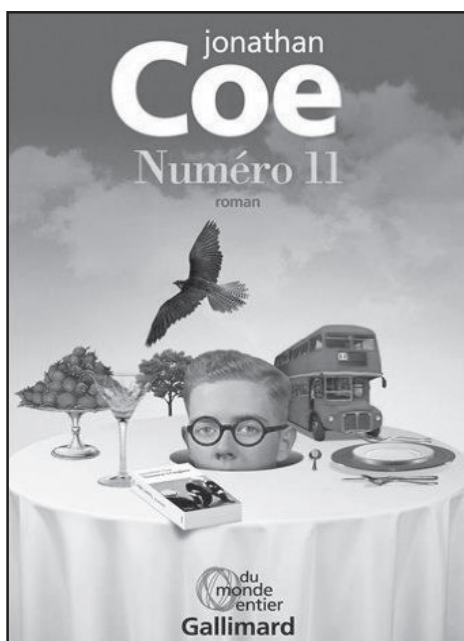
# NUMERO 11

## DE JONATHAN COE

### LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE THATCHÉRIENNE

*«Perdre son innocence.*

*Qu'est-ce qui peut vous arriver de pire ?»*



La question que pose Jonathan Coe ne s'adresse pas à une jeune fille imprudente du XIX<sup>e</sup> siècle, mais à l'Angleterre post-thatchérienne, après les dégâts provoqués par l'intervention militaire en Irak, la crise financière de 2008, les réductions budgétaires drastiques, la «dé-réalisation» du monde, l'ubérisation et les délires

de la télé-réalité. Comment un peuple aussi ancré dans ses traditions et ses valeurs peut-il perdre son âme et voir son unité voler en éclats ?

Ce constat très pessimiste et sans doute excessif est cependant tempéré par le parcours de deux jeunes Anglaises, Rachel et Alison, que nous allons suivre de la fin de l'enfance au plein âge adulte. Elles, au moins, vont réussir à préserver leur amitié malgré les malentendus et les différences sociales. Elles affronteront les difficultés du monde actuel en ne perdant pas leur âme.

Coe a choisi de nous raconter cette nation qui se défait et ces deux jeunes filles qui se construisent, à travers plusieurs histoires qui ne se rejoignent pas toujours très bien, mais qui se déroulent toutes autour du chiffre «onze».

«Onze», comme le 11 Neddless Alley, où Rachel et Alison vont découvrir la Folle à l'Oiseau et apprendre qu'il ne faut pas se fier aux apparences et que les fantômes immatures doivent être dépassés pour apprendre à découvrir la vérité des êtres.

«Onze», comme le bus 11 dans lequel Val Doubleday, la mère d'Alison, est obligée de se réfugier pour ne pas mourir de froid. Les contraintes budgétaires de la mondialisation

l'ont réduite au chômage et à la pauvreté. «Onze», comme le 11 Downing Street où réside le Chancelier de l'Echiquier, grand maître de la réduction des services publics, de la financiarisation à outrance, de l'évasion fiscale et des intérêts des plus riches.

«Onze», comme le conteneur 11 où Roger, un homme à la recherche du paradis perdu de son enfance, trouvera la mort.

«Onze», comme le nombre de sous-sols de l'hôtel particulier de la famille Gunn. La réglementation londonienne limitant les extensions en surface ou en hauteur, Sir Gilbert Gunn et son insatiable épouse Madiana décident de s'étendre en profondeur et font creuser sous leur maison un puits de plus de 50 mètres. Ils pensent obtenir ainsi la plus grande maison de Londres.

Mais les Gunn se laissent emporter par leur mégalomanie délirante. En allant trop loin et en creusant trop profond, ils vont réveiller de terribles monstres, comme les post-thatchériens, à force d'excès, déclenchent la colère du peuple.

Depuis son premier grand succès, «Testament à l'anglaise», Jonathan Coe n'en finit pas de régler ses comptes avec les financiers véreux, les politiciens corrompus, les universitaires qui

proposent de soigner ou non les gens selon leur valeur sociale, les spécialistes de l'évasion fiscale et des comptes off-shore.

Cette méditation d'un humour noir et désespéré sur l'enfance trahie, l'innocence perdue et le triomphe de la globalisation financière sur le bien commun se veut un portrait de l'Angleterre d'aujourd'hui, un «state-of-the-nation-novel». Le roman s'achève de façon morale : les méchants sont exterminés, et pas mal d'innocents aussi. Un proverbe roumain nous dit : «*Dupa fapta si rasplata*» : «*qui vit par le glaive, par le glaive périra*». Jonathan Coe pousse la provocation un peu loin. Il se sent obligé de nous prendre à témoin de ce tableau apocalyptique : «*Vous éprouverez peut-être de la pitié pour mes victimes. C'est votre droit. Vous prendrez leur parti ou le mien. Vous avez le choix*».

Oui, nous avons le choix. Nous sommes libres d'apprécier ou non ce roman. Nous avons aussi la liberté d'être un peu déçus et de préférer le Jonathan Coe de «Testament à l'anglaise» ou de «Bienvenue au club».

A vous de le dire.

## JACQUES PIRSON

«NUMERO 11» de JONATHAN COE :  
Editions Gallimard 2016, 444 pages, 23 €